

journée ; dans une éclaircie, nous avons vu tout à coup une corvette ou frégate fort prêt entrant à pleines voiles.

Jeudi 14. — Vendredi 15.

Injure à l'Empereur et au prince de Galles. — Exécution de Ney. — Evasion de Lavalette.

Nous avons reçu la réponse de l'Amiral ; après avoir commencé, selon son protocole ordinaire, par dire qu'il ne connaissait personne du nom d'Empereur à Sainte-Hélène, il marquait qu'il enverrait la lettre mentionnée au Prince Régent, sans doute ; mais qu'il s'en tiendrait à la lettre de ses instructions, qui portaient de ne laisser partir aucun papier pour l'Angleterre, qu'il n'eût été ouvert et lu par lui.

Cette lettre, il faut l'avouer, nous jeta dans une grande surprise : la partie des instructions citées par l'Amiral avait deux objets, tous deux étrangers à l'interprétation que lui donnait cet officier.

Le premier était, au cas que nous fissions des plaintes, pour que les autorités locales pussent y joindre leurs observations, et que le gouvernement, en Angleterre, pût nous rendre justice plus promptement, sans être obligé de

renvoyer dans l'île pour demander des renseignemens ultérieurs ; cette précaution était donc tout à fait dans nos intérêts. Le second objet de cette mesure était pour que notre correspondance ne pût être nuisible aux intérêts du gouvernement ou de la politique d'Angleterre. Mais nous écrivions au souverain, au chef, à l'homme même de ces intérêts et de ce gouvernement ; et si quelqu'un conspirait ici, ce n'était pas nous qui lui écrivions ; mais bien celui qui interceptait notre lettre, ou prétendait en violer le secret. Qu'on établît auprès de nous des geoliers avec tout leur attirail, sans le trouver juste, cela nous paraissait possible. Mais que ces geoliers fissent réagir leur fonction jusque sur leur souverain même, c'est ce qui nous semblait n'avoir pas de nom ; c'était entacher celui-ci tout à fait de l'idée de Roi fainéant, ou de Sultan renfermé dans le fond du sérail ; c'était une véritable monstruosité dans nos mœurs européennes !

Depuis long-temps, nous avons peu ou point de rapports avec l'Amiral. Quelqu'un pensa que la mauvaise humeur peut-être avait dicté sa réponse ; un

autre voulut qu'il craignît que la lettre ne renfermât des plaintes contre lui. Mais l'Amiral connaissait trop bien l'Empereur pour ne pas savoir qu'il ne s'adresserait jamais à d'autre tribunal qu'à celui des nations. Moi qui savais quel eût été le sujet de la lettre, j'en ressentais une plus vive indignation : l'unique intention de l'Empereur avait été d'employer cette voie, la seule qui semblait convenable à sa dignité, pour écrire à sa femme, et se procurer des nouvelles de son fils. Toutefois le Grand-Maréchal répondit à l'Amiral, qu'il outrepassait ou interprétait mal ses instructions; qu'on ne pouvait regarder sa détermination que comme une monstrueuse vexation de plus; que la condition imposée était trop au-dessous de la dignité de l'Empereur, aussi bien que de celle du prince de Galles, pour qu'il conservât la pensée d'écrire.

La frégate qui venait d'arriver était la *Spey*, portant les journaux de l'Europe jusqu'au trente et un décembre : ils contenaient l'exécution de l'infortuné maréchal Ney et l'évasion de Lavalette.

« Ney, disait l'Empereur, aussi mal attaqué que mal défendu, avait été

» condamné par la chambre des Pairs, en dépit d'une capitulation sacrée. On l'avait laissé exécuter, c'était une faute de plus; on en avait fait dès cet instant un martyr. Qu'on n'eût point pardonné Labédoyère, parce qu'on n'eût vu dans la clémence qu'une prédilection en faveur de la vieille aristocratie, cela se concevait; mais le pardon de Ney n'eût été qu'une preuve de la force du gouvernement et de la modération du prince. On dira peut-être qu'il fallait un exemple; mais le maréchal devenait bien plus sûrement par un pardon, après avoir été avili par un jugement; c'était pour lui une véritable mort morale qui lui ôtait toute influence, et cependant le coup de l'autorité était porté, le souverain satisfait et l'exemple accompli.

» Le refus de clémence vis-à-vis *Lavalette* et son évasion, étaient de nouveaux griefs tout aussi impopulaires, disait l'Empereur. Mais les salons de Paris, faisait-il observer, montraient les mêmes passions que les clubs, la noblesse recommençait les jacobins. L'Europe du reste demeurait dans une complète anarchie; on y suivait hau-

» tement le code de l'immoralité poli-
 » tique; tout ce qui tombait sous la
 » main des souverains, devenait bon pour
 » chacun d'eux. Au moins, de mon temps,
 » étais-je le point de mire de toutes les
 » récriminations de ce genre. Les sou-
 » verains alors ne parlaient que prin-
 » cipes et vertus; mais aujourd'hui,
 » continuait-il, qu'ils étaient victorieux
 » et sans frein, ils pratiquaient sans pu-
 » deur tous les torts qu'ils reprochaient
 » alors eux-mêmes. Quelles ressources
 » et quel espoir laissaient-ils donc aux
 » peuples et à la morale? Nos Françaises
 » du moins, observait-il, illustrèrent leurs
 » sentimens: M^{me} Labédoyère avait failli
 » expirer de douleur; ces journaux nous
 » apprennent que M^{me} Ney avait donné
 » le spectacle du dévouement le plus cou-
 » rageux et le plus acharné. M^{me} Lavalette
 » allait devenir l'héroïne de l'Europe.

Samedi 16.

Commission pour le Prince Régent.

L'Empereur avait quitté l'Encyclo-
 pédie britannique pour prendre ses leçons
 d'anglais dans les *Annual Registers*. Il y
 a lu l'aventure d'un M. Spencer-Smith,
 arrêté à Venise, condamné à se rendre

à Valenciennes, et qui s'échappa dans
 sa route. « Ce doit être une chose très-
 » simple, disait l'Empereur, dont le
 » narrateur aura fait une grande histoire.
 » Cette affaire m'est tout à fait inconnue,
 » a-t-il ajouté, c'était un détail de police
 » d'une importance trop inférieure, pour
 » qu'il eût pu remonter jusqu'à moi. »

Vers les quatre heures, on a présenté
 à l'Empereur le capitaine de la Spey qui
 arrivait d'Europe, et le capitaine du
 Ceylan qui partait pour l'Angleterre.
 L'Empereur était assez triste, il n'était
 pas bien; l'audience du premier a été
 fort courte; celle du second eût été de
 même, s'il n'eût réveillé l'Empereur en
 demandant si nous avions des lettres à
 envoyer en Europe. L'Empereur alors
 m'a dit de lui demander s'il verrait le
 Prince Régent; sur son affirmation, j'ai
 été chargé de lui traduire que l'Empe-
 reur avait voulu écrire au Prince Régent;
 mais que sur l'observation inouïe de
 l'Amiral, qu'il ouvrirait cette lettre, il
 s'en était abstenu comme d'une chose
 contraire à sa dignité et à celle du Prince
 Régent même. Qu'il avait bien entendu
 vanter les lois d'Angleterre, mais qu'il
 n'en apercevait le bénéfice nulle part;

qu'il ne lui restait plus qu'à attendre, qu'à désirer un bourreau; que l'agonie qu'on lui faisait éprouver était inhumaine, barbare; qu'il eût été plus franc, plus énergique de lui donner la mort. L'Empereur m'a fait répéter au capitaine qu'il voulût bien se charger de ces mots, et l'a congédié; celui-ci était très-rouge et fort embarrassé.

Dimanche 17.

Esprit de l'île de France.

Un colonel anglais arrivé du Cap et venant de l'île de France, s'est présenté dans la matinée chez moi pour tâcher de pouvoir faire sa cour à l'Empereur. L'Amiral n'avait accordé à son vaisseau que deux ou trois heures de mouillage, et ayant obtenu que l'Empereur voulût bien le recevoir à quatre heures, il m'assura qu'il préférerait manquer son vaisseau, plutôt que de perdre une telle occasion. L'Empereur n'était par très-bien, il avait passé plusieurs heures dans son bain; à quatre heures il reçut le colonel.

L'Empereur lui fit beaucoup de questions sur l'île de France, cédée depuis peu aux Anglais: il paraît que sa pros-

périté et son commerce souffrent du changement de domination.

Au départ du colonel, resté seul avec l'Empereur dans le jardin, je lui ai raconté que sa personne semblait être demeurée bien chère aux habitans de l'île de France; que le colonel m'avait dit que le nom de Napoléon n'y était prononcé qu'avec attendrissement. Lorsqu'on y apprit sa sortie de France et sa venue à Plymouth, c'était précisément un grand jour de fête dans la colonie; le spectacle devait être tout à fait remarquable; la nouvelle étant parvenu dans le jour, le soir il ne parut pas un seul colon au théâtre, soit blanc ou de couleur: il n'y eut que des Anglais, qui en demeurèrent embarrassés et fort irrités. L'Empereur m'écoutait. «C'est tout simple, m'a-t-il dit, après quelques momens de silence: cela prouve que les habitans de l'île de France sont demeurés Français; je suis la patrie, ils l'aiment; on l'a blessée en moi, ils s'en affligent.» J'ajoutai que le changement de domination gênant leurs expressions, ils n'osaient pas porter publiquement sa santé; mais qu'on n'y manquait pourtant jamais, disait le colo-

nel; on buvait à *lui*; ce mot lui était consacré. Ces détails le touchaient. « Pauvres Français! a-t-il dit avec expression. Pauvre peuple! Pauvre nation! » Je méritais tout cela, je t'aimais! Mais toi, tu ne méritais pas, assurément, tous les maux qui pèsent sur toi! Ah! que tu méritais bien qu'on se dévouât pour toi! Mais il faut en convenir, que d'infamie, de lâcheté et de dégradation j'ai eues autour de moi! » Et me fixant il ajouta: « Et je ne parle pas ici de vos amis du faubourg Saint-Germain; car pour eux, c'est encore une autre question. »

Il nous parvenait souvent des traits et des mots qui, pareils à ceux de l'île de France, étaient propres à remuer la fibre du cœur: l'île de l'Ascension, dans notre voisinage, avait toujours été déserte et abandonnée; depuis que nous sommes ici, les Anglais ont cru devoir y faire un établissement. Le capitaine qui en a été prendre possession nous dit, à son retour, qu'il avait été fort étonné, en débarquant, de trouver sur le rivage: *Vive à jamais le grand Napoléon.*

Dans les derniers journaux qui ve-

naient de nous arriver, parmi plusieurs traits ou jeux de mots bienveillans, il se trouvait, en plusieurs langues, que *Paris* ne serait heureux que quand on lui aurait rendu son *Hélène*: c'était quelques gouttes de miel dans notre coupe d'absinthe.

Lundi 18. — Mardi 19.

Ses intentions sur Rome. — Horrible nourriture.
— Britannicus.

L'Empereur est monté à cheval sur les huit heures; il y avait bien long-temps qu'il s'en était abstenu; le défaut d'espace à parcourir en est la cause. Sa santé en souffre visiblement, et l'on doit s'étonner que le manque d'exercice ne soit pas plus nuisible encore à celui qui en prenait journellement de si violens. Au retour, l'Empereur a déjeuné dehors; il nous a tous retenus. Après le déjeûner, la conversation est tombée sur *Herculanum* et *Pompeïa*, le phénomène et l'époque de leur destruction, le temps et les hasards de leur découverte moderne, les monumens et les curiosités qu'ils nous ont fournis depuis. L'Empereur disait que si Rome fût restée sous sa domination, elle fût sortie de ses

ruines; il se proposait de la nettoyer de tous ses décombres, de restaurer tout ce qui eût été possible, etc. Il ne doutait pas que le même esprit s'étendant dans le voisinage, il eût pu en être en quelque sorte de même d'Herculanum et de Pompeïa.

Le déjeuner fini, l'Empereur a envoyé mon fils chercher le volume de Crevier qui renferme les catastrophes d'Herculanum et de Pompeïa, et nous les a lues, ainsi que la mort et le caractère de Pline. Il s'est retiré vers midi pour prendre du repos.

Sur les six heures, nous avons fait, en calèche, notre course d'habitude; l'Empereur avait fait monter avec lui M. et M^{me} Skelton, qui étaient venus lui faire visite.

Au retour, l'Empereur, chassé du jardin par l'humidité, a été voir le général Gourgaud, qui se rétablit rapidement. Après le dîner, en quittant la table et rentrant dans le salon, nous n'avons pu nous empêcher de revenir sur le repas que nous venions de faire; rien à la lettre n'avait été mangeable: le pain mauvais, le vin impotable, la viande dégoûtante et malsaine; on est obligé

d'en renvoyer souvent; on tient, malgré les représentations, à nous la fournir tuée, parce que c'est le moyen de nous faire passer les animaux morts. L'Empereur, choqué de ce tableau, n'a pu s'empêcher de dire avec chaleur: « Sans doute il est bien des individus dans une condition physique pire encore; mais cela ne nous ôte pas le droit de juger la nôtre, ni les traitemens infâmes dont on nous entoure! Les mauvais procédés du gouvernement anglais ne se sont point bornés à nous envoyer ici, ils se sont étendus jusqu'au choix des individus auxquels on a remis nos personnes et nos besoins! Pour moi, je souffrirais moins si j'étais sûr qu'un jour quel qu'un le divulgât à l'univers, de manière à entacher d'infamie ceux qui en sont coupables! Mais parlons d'autre chose, a-t-il dit; quel jour est aujourd'hui? — Quelqu'un a dit le dix-neuf mars. — Quoi, s'est-il écrié, la veille du vingt mars! Et après quelques secondes: mais parlons encore d'autre chose. » Il a envoyé chercher un volume de Racine; il a d'abord commencé la comédie des Plaideurs; mais après une ou deux scènes, il nous a lu Britannicus,

La lecture finie et le juste tribut d'admiration payé, il a dit qu'on reprochait ici à Racine un dénouement trop prompt; qu'on ne pressentait pas d'assez loin l'empoisonnement de Britannicus. Il a fort loué la vérité du caractère de Narcisse, observant que c'était toujours en blessant l'amour propre des princes qu'on influait le plus sur les déterminations.

Mercredi 20.

Vingt Mars. — Couches de l'Impératrice.

Après le dîner, un de nous a fait observer qu'à pareil jour, à pareil moment, il y avait un an (vingt mars), l'Empereur était moins isolé, moins tranquille. « Je » me mettais à table aux Tuileries, a dit » Napoléon. J'y étais parvenu avec diffi- » culté, je venais de courir au moins les » dangers d'une bataille. » En effet, il avait été saisi en arrivant, par plusieurs milliers d'officiers et de citoyens; on se l'était arraché; il n'était pas monté au château, on l'y avait porté, et bien plus dans le tumulte de quelqu'un qu'on va déchirer, que dans l'ordre et le respect de celui qu'on veut honorer. Mais c'était le sentiment et l'intention qu'il fallait

juger ici, c'était de l'enthousiasme et de l'amour jusqu'à la rage et au délire.

L'Empereur a ajouté qu'il était à croire que plus d'une personne en parlerait ce soir en Europe, et qu'en dépit de toute surveillance, il se viderait bien des bouteilles en son intention.

La conversation est ensuite tombée sur le Roi de Rome; ce jour était l'anniversaire de sa naissance; l'Empereur comptait qu'il avait cinq ans. Il est passé de là aux couches de l'Impératrice, et semblait se complaire à se vanter d'avoir été, dans cette circonstance, disait-il, aussi bon mari que qui que ce fût au monde: il aidâ constamment toute la nuit l'Impératrice à marcher; nous en savions quelque chose, nous qui étions de la maison; nous avions été convoqués tous au château dès dix heures du soir; nous y passâmes la nuit entière; les cris arrivaient parfois jusqu'à nous. Vers le matin, l'accoucheur ayant dit à l'Empereur que les douleurs avaient cessé et que cela pourrait être long encore, l'Empereur alla se mettre au bain, et l'on nous congédia, en nous prévenant de ne pas nous écarter de chez nous. Il n'y avait pas long-temps que l'Empereur

était dans le bain, que les douleurs reprirent, et que l'accoucheur vint, la tête perdue, lui dire qu'il était le plus malheureux des hommes, que sur mille couches qui arrivaient dans Paris, il ne s'en présentait pas de plus difficile. L'Empereur se rhabillant à la hâte, le rassura en lui disant qu'un homme qui savait son métier, serait impardonnable de perdre la tête; qu'il n'y avait rien ici qui dût le troubler; qu'il n'avait qu'à se figurer qu'il accouchait une bourgeoise de la rue Saint-Denis; que la nature n'avait pas deux lois; qu'il était bien sûr qu'il ferait pour le mieux, et qu'il n'aurait à craindre surtout aucun reproche. On lui représenta qu'il y avait un grand danger pour la mère ou pour l'enfant. « Avec la mère, répondit-il sans hésiter, j'aurai un autre enfant. Conduisez-vous ici comme si vous attendiez le fils d'un savetier. »

Arrivé auprès de l'Impératrice, il put s'assurer qu'elle était réellement en danger; l'enfant se présentait mal, et tout portait à croire qu'il serait étouffé.

L'Empereur demanda à Dubois pourquoi il ne l'accouchait pas. Celui-ci s'en défendit, ne le voulant, disait-il, qu'en

présence de Corvisart, qui n'était pas encore arrivé. « Mais que vous dira-t-il? » disait l'Empereur. Si c'est un témoin » ou une justification que vous vous rendez, me voilà, moi. » Dubois alors, mettant bas son habit, se mit au travail. À l'aspect des fers, l'Impératrice poussa des cris douloureux, s'écriant qu'on voulait la tuer. Elle était fortement tenue par l'Empereur, M^{me} de Montesquiou, Corvisart, qui venait d'entrer, etc *. M^{me} de Montesquiou saisit adroitement l'occasion de la rassurer, en lui disant qu'elle s'était trouvée elle-même plus d'une fois dans cette situation.

Cependant l'Impératrice se persuadait

* Cette scène se passait en présence de vingt-deux personnes :

L'EMPEREUR,

Dubois, Corvisart, Bourdier et Ivan;

M^{mes} : de Montébello, de Luçay et de Montesquiou.

Les six premières dames : Ballant, Deschamps, Durand, Hureau, Nabusson et Gérard.

Cinq femmes de chambre : M^{les} Honoré, Edouard, Barbier, Aubert et Geoffroy;

La garde Madame Blaise, et deux filles de garde-robe.

(Souvenirs de Madame Durand, veuve du général. Tome 1, page 98.)

toujours qu'on en usait différemment avec elle qu'avec toute autre, et répétait souvent : « Parce que je suis Impératrice, » me sacrifiera-t-on ! » Elle est convenue depuis, avec l'Empereur, que cela avait été réellement sa crainte. Enfin, on la délivra. Le péril avait été si grand, que toute l'étiquette, dit l'Empereur, qui avait été recherchée et arrêtée à ce sujet, fut mise de côté, et l'enfant posé à l'écart sur le plancher, pendant qu'on ne s'occupait uniquement que de la mère; il y demeura plusieurs instans, et on le croyait mort; ce fut Corvisart qui le releva, le frotta et lui fit pousser un cri, etc. *

* On lit dans l'intéressant ouvrage de M. le baron Fleury de Chaboulon, sur le retour de l'île d'Elbe : « Lorsque le jeune Napoléon vint au monde, on le crut mort; il était sans chaleur, sans mouvemens, sans respiration; on faisait des efforts multipliés pour le rappeler à la vie, lorsque partirent successivement les cent un coups de canon destinés à célébrer sa naissance; la commotion et l'ébranlement qu'ils occasionnèrent, agirent si fortement sur les organes du royal enfant, qu'il reprit ses sens. »

Jeudi 21. — Vendredi 22.

Conjuration de Catilina. — Les Gracques. — Les historiens. — Sommeil durant la bataille. — César, ses Commentaires. — Des divers systèmes militaires.

L'Empereur est monté à cheval de fort bonne heure; nous avons fait le tour des limites dans plusieurs directions. C'est durant cette promenade que l'Empereur prend à présent sa leçon d'anglais : je marche à côté de lui : il fait des phrases anglaises que je traduis mot à mot, à mesure qu'il les prononce; ce qui lui fait voir qu'il est entendu ou le met à même de se corriger. Quand il a fini la phrase, je la lui répète en anglais, de manière qu'il l'entende bien à son tour, ce qui sert à lui former l'oreille.

Aujourd'hui l'Empereur lisait, dans l'histoire romaine, *la conjuration de Catilina*; il ne pouvait la comprendre telle qu'elle est tracée : « Quelque scélérat que fût Catilina, observait-il, il devait avoir un objet : ce ne pouvait être celui de gouverner dans Rome, puisqu'on lui reprochait d'avoir voulu y mettre le feu aux quatre coins. »

L'Empereur pensait que c'était plutôt quelque nouvelle faction à la façon de Marius et de Sylla, qui, ayant échoué, avait accumulé sur son chef toutes les accusations banales dont on les accable en pareil cas. Quelqu'un alors fit observer à l'Empereur que c'est ce qui lui serait infailliblement arrivé à lui-même, s'il eût succombé en vendémiaire, en fructidor ou en brumaire, avant d'avoir éclairé d'un si grand lustre un horizon purgé de nuages.

Les Gracques lui inspiraient bien d'autres doutes, bien d'autres soupçons, lesquels, disait-il, devenaient presque des certitudes quand on s'était trouvé dans les affaires de nos jours. « L'histoire, observait-il, présente en résultat les Gracques comme des séditeux, des révolutionnaires, des scélérats; et dans les détails elle laisse échapper qu'ils avaient des vertus, qu'ils étaient doux, désintéressés, de bonnes mœurs; et puis ils étaient les fils de l'illustre Cornélie; ce qui, pour les grands cœurs, doit être tout d'abord une forte présomption en leur faveur. D'où pouvait donc venir un tel contraste? Le voici, disait l'Empereur :

» c'est que les Gracques s'étaient généreusement dévoués pour les droits du peuple opprimé, contre un sénat oppresseur, et que leur grand talent, leur beau caractère, mirent en péril une aristocratie féroce qui triompha, les égorgea et les flétrit. Les historiens du parti les ont transmis avec cet esprit; sous les Empereurs il a fallu continuer; le seul mot des droits du peuple, sous un maître despotique, était un blasphème, un vrai crime; plus tard il en a été de même sous la féodalité, fourmillière de petits despotes. Voilà la fatalité sans doute de la mémoire des Gracques: leurs vertus n'ont donc jamais cessé, dans la suite des siècles, d'être des crimes; mais aujourd'hui qu'avec nos lumières nous nous sommes avisés de raisonner, les Gracques peuvent et doivent trouver grâce à nos yeux.

» Dans cette lutte terrible de l'aristocratie et de la démocratie qui vient de se renouveler de nos jours; dans cette exaspération du vieux terrain contre l'industrie nouvelle qui fermenté dans toute l'Europe, nul doute que si l'aristocratie triomphait par la

» force, elle ne montrât partout beau-
 » coup de Gracques, et ne les traitât à
 » l'avenant tout aussi bénévolement que
 » l'ont fait leurs devanciers. »

L'Empereur ajoutait qu'il était aisé de voir du reste qu'il y avait lacune chez les auteurs anciens dans cette époque de l'histoire; que tout ce que nous en présentaient les modernes n'était évidemment formé que de *grappillage*. Puis il revenait sur les reproches déjà faits au bon Rollin et à son élève Crevier: ils étaient tous deux sans talent, sans intention, sans couleur. Il fallait convenir que les Anciens nous étaient bien supérieurs sur ce point; et cela parce que chez eux les hommes d'Etat étaient hommes de lettres; et les hommes de lettres hommes d'Etat; ils accumulaient les professions, tandis que nous les séparons d'une manière absolue. Cette division fameuse du travail, qui chez nous amène la perfection des ouvrages mécaniques, lui est tout à fait funeste dans les productions mentales: tout ouvrage d'esprit est d'autant plus supérieur, que celui qui le produit est plus universel. Nous devons à l'Empereur d'avoir cherché à établir ce prin-

cipe, en employant souvent les mêmes hommes à plusieurs objets tout à fait étrangers entre eux; c'était son système. Un jour il nomma, de propre mouvement, un de ses Chambellans pour aller en Illyrie liquider la dette autrichienne: c'était un objet considérable et fort compliqué; le Chambellan, jusque-là étranger à toute affaire, en frémit, et le ministre, privé de cette nomination, et conséquemment mécontent, se hasarda de représenter à l'Empereur que sa nomination étant tombée sur quelqu'un d'entièrement neuf, il était à craindre qu'il ne sût pas s'en tirer. « J'ai la main
 » heureuse, Monsieur, fut sa réponse;
 » ceux sur qui je la pose sont propres
 » à tout. »

L'Empereur continuant sa critique, condamnait aussi beaucoup ce qu'il appelait des niaiseries historiques, ridiculement exaltées par les traducteurs et les commentateurs. Elles prouvaient dans l'origine, disait-il, des historiens qui jugeaient mal des hommes et de leur situation. « C'était à tort, par exemple,
 » observait-il, qu'ils vantaient si haut la
 » *continence de Scipion*, et s'extasiaient
 » sur le calme d'Alexandre, de César et